

L'eau et la violence d'État

Suzanne Beth

Numéro 313, automne 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83411ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beth, S. (2016). Compte rendu de [L'eau et la violence d'État]. *Liberté*, (313), 75–75.

Un film à écouter

Avant les rues, premier film en langue atikamekw.

SÉBASTIEN LÉVESQUE

UN FILM aux origines atikamekw est passé. L'a-t-on entendu? De quelle nature est cette parole à peu près inédite au cinéma? « Voir » *Avant les rues* de Chloé Leriche, proposition imparfaite et rare, ne sera pas suffisant. Lui tendre l'oreille, par contre, serait un premier pas nécessaire. Ce qui pointe alors n'est pas visuel. C'est une vibration viscérale, fondamentale, qui semble remonter des grandes profondeurs à travers une pluralité de voix, à mille lieues de cette émission si populaire qui cherche à en élire une seule,

spectaculaire. Voilà sans doute la part vitale de ce qui nous reste d'*Avant les rues* et que l'on doit saisir à tout prix : un homme, une communauté cherchent leur voix, engagée dans une parole d'avant les ghettos, les réserves et le bruit des paroles vaines, politiciennes. S'ils la trouvent, sauront-ils la soutenir et la porter par-delà leurs territoires? Et nous, d'où que nous venions, sommes-nous en mesure de bien écouter ce qu'elle porte?

Si cette voix est plurielle, cela ne veut pas seulement dire qu'elle provient de plusieurs êtres, mais qu'elle est

éminemment chargée, plus complexe qu'il n'y paraît. Pour Shawnouk, jeune atikamekw coincé entre une tragédie (celle de sa réserve à Matawin) et une autre (la sienne : il a dû tuer un homme pour en sauver un autre), la parole naîtra parfois dans un mince filet marmonné pour éclater lors d'une dispute. Elle n'est peut-être d'abord qu'une parole jargonée, perlée çà et là de termes québécois; langue essentiellement hygiénique, de mesure, tantôt de bois et tantôt de droit. Voix d'emprunt.

Or ce sont les mutations de cette voix qui, de là, prennent corps et intérêt, parole beaucoup plus rare à laquelle nous devons être attentifs. Elle deviendra cri et trouvera sa forme la plus percutante dans des chants traditionnels : en solo, en duo avec sa sœur, en chœur lors d'un powwow (scène muette, pourtant). Chants et cris qui emplissent l'écran, entre clameur et

lamentations, entre cris primaux et cris de guerre, plaintes à soi et appels à l'autre, tout à la fois. Ils résonneront différemment

CHLOÉ LERICHE

Avant les rues

Québec, 2015, 97 min.

selon les événements. Plaintifs, lorsque Shawnouk est perdu en forêt après le crime; protecteurs, lorsqu'on touche à sa mère; enroutés, lorsqu'ils peinent à naître; et libérateurs, lorsqu'ils sont enfin trouvés.

Il s'agit manifestement d'une parole qui souffre. Elle n'est pas toujours bien servie par les pièges de la « belle image », esthétique sylvestre et floue, mais qu'elle se déploie ainsi, même imparfaitement, c'est déjà énorme. Et une fois le film terminé, que faire sinon chercher à prendre langue avec ce qui l'a fait naître? **L**

L'eau et la violence d'État

Retour de Patricio Guzmán sur l'histoire du Chili.

SUZANNE BETH

B IEN qu'il s'agisse d'une broutille, il m'est difficile de ne pas mentionner le court-métrage de Chloé Sainte-Marie sur elle-même – se mettant en scène au présent et dans les derniers temps de la vie de Gilles Carle (images de ses obsèques comprises) – projeté avant *Le bouton de nacre*, tant un choix de programmation si regrettable a perturbé mes premiers moments en compagnie du film de Patricio Guzmán, la mièvrerie complaisante du court-métrage parasitant le calme majestueux des premières images du long.

Le bouton de nacre est une méditation sur l'eau et son rôle

vital, aussi bien à l'échelle cosmique de la vie terrestre qu'à celle, matérielle et cosmogonique, des peuples autochtones qui habitaient l'immense archipel qu'est la Patagonie chilienne avant qu'ils ne soient décimés par les Blancs.

Le film, qui se ramifie mille et mille fois, évoque donc la place également funeste qu'occupe l'eau dans l'histoire du Chili, une histoire de disparitions. Celle, d'abord, des cinq groupes autochtones qui vivaient dans le réseau infini des îles et des chenaux de l'extrême sud américain, parqués, christianisés, affamés, massacrés lorsqu'il a plu à des colons de

venir s'établir sur leurs terres. Aujourd'hui encore, les règles de la Marine chilienne interdisent à l'un des vingt survivants actuels de ces peuples de l'eau de naviguer dans un canoë de sa fabrication – lui qui a passé plusieurs fois le cap Horn avec son père – par mesure de « sécurité ».

Ainsi, bien qu'il s'agisse d'un film d'une grande douceur, la violence d'État est au cœur du *Bouton de nacre*, comme elle l'était dans *La nostalgie de la lumière* (2010), le film précédent de Guzmán. Bordant le Chili sur des milliers de kilomètres, l'océan Pacifique, la plus grande masse d'eau de la planète, a été transformé en cimetière par le régime d'Augusto Pinochet. Lestés par un tronçon de rail, les corps des opposants étaient largués par hélicoptère dans l'océan. Face à cette politique de disparition, qui ne se contentait pas de tuer, mais visait à éliminer toute trace des morts autant que de leur mise à mort,

le film propose notamment la reconstitution d'un tel modus operandi, produisant des images sidérantes de « ballots »

PATRICIO GUZMÁN

Le bouton de nacre

Chili, Espagne, France, 2015, 82 min.

tombant d'un hélicoptère militaire dans la mer.

La beauté étrange du *Bouton de nacre* tient particulièrement à la ligne de fuite qu'il trouve dans l'observation du cosmos, depuis le lieu privilégié qu'est le désert d'Atacama. L'univers source de l'eau terrestre, passé immémorial de la vie, mais également, suggère-t-il, avenir fabulé des peuples de l'eau, traçant peut-être une ligne de temps divergeant de ce qui a conduit à leur séparation d'avec celle qui est autant un milieu qu'une initiation et une musique... **L**